

[Entrée en matière] Le philosophe américain Ralph Waldo Emerson est surtout connu comme le chantre de la réalisation de soi et de la revendication d'une singularité individuelle. Pourtant, sa pensée est nuancée et ne tombe pas dans le piège d'un individualisme réducteur. Dans sa pensée, l'homme est en relation avec ce qui l'entoure, l'environnement naturel comme ses semblables. **[Citation intégrale du sujet]** C'est en ce sens qu'Emerson écrit au milieu du XIX^e siècle dans son essai *Société et solitude* que « *L'homme a besoin du vêtement de la société, sinon on a l'impression de quelque chose de nu, de pauvre, d'un membre qui serait comme déplacé et dépouillé. Il doit être enveloppé d'arts et d'institutions, tout comme de vêtements corporels.* » **[Analyse du sujet]** Cette citation est bâtie sur une comparaison, celle de la société avec un vêtement. Si l'homme recouvre son corps d'habits, c'est d'abord parce qu'il en a impérativement besoin pour se protéger des éléments extérieurs qui l'agressent et le menacent, comme le froid ou la chaleur. Et Emerson indique bien d'emblée que l'homme a « *besoin du vêtement de la société* », celle-ci venant donc combler un manque vital : sans elle, l'individu serait démuné, vulnérable, « *nu* » et « *pauvre* ». Seuls les échanges avec les autres dans un tout organisé permettent à chacun de subvenir efficacement à l'ensemble de ses besoins, tant physiques que psychiques. La vie collective fournit des ressources qui resteraient inaccessibles dans l'isolement, et permet ainsi de s'enrichir de tout ce que les autres peuvent nous apporter, matériellement et affectivement. La société nous « *enveloppe* », assurant une fonction de protection, apportant de la stabilité et de la sécurité, notamment via les « *arts* » et les « *institutions* » dans le cadre d'une organisation étatique (armée, justice, santé, éducation...). **[Problématique]** Certes, Emerson a raison de souligner à quel point l'individu doit être protégé. Mais si la société est un vêtement qui nous enveloppe, ne peut-on pas toutefois craindre que ce cocon ne se transforme en carcan, et que ce qui était censé nous protéger ne finisse par nous étouffer ? Si ce vêtement ne nous convient pas, nous est-il permis de l'adapter, voire d'en changer ? **[Présentation des œuvres]** Nous entreprendrons de clarifier ces différents questionnements à l'aide des œuvres au programme que sont les deux pièces d'Eschyle, *Les Sept contre Thèbes* et *les Suppliantes*, le *Traité théologico-politique* de Spinoza et enfin le roman d'Edith Wharton *Le Temps de l'innocence*. **[Annonce du plan]** Il est vrai que l'individu a besoin de l'enveloppe protectrice que lui fournit le statut de membre d'un tout plus grand que lui. Néanmoins, ce « *vêtement* » peut devenir potentiellement inconfortable, voire étriqué, au point peut-être que la société ne finisse par étouffer les individualités. *In fine*, la comparaison choisie par Emerson ne peut-elle pas nous fournir des pistes de résolution ? Après tout, le vêtement n'est pas forcément un uniforme, et l'on peut retrouver de la liberté en adaptant le vêtement à nous, ou en changeant de vêtements au fil de notre existence.

[Annonce du I] Indéniablement, comme le montre entre autres le philosophe anglais David Hume, l'homme est un animal trop « *déficent* » pour vivre isolément de ses semblables : l'individu nécessite la protection du « *vêtement* » de la société

Un individu seul est tout d'abord bien trop vulnérable et ne pourra pas longtemps survivre ainsi. La situation d'un individu livré à lui-même correspond à l'état de nature, que Spinoza aborde au chapitre XVI du *Traité théologico-politique* : « *s'ils ne s'entraident pas, les hommes vivent très misérablement* ». Cette vie est misérable car un individu isolé ne pourra donner satisfaction à l'ensemble de ses besoins. Il n'y a qu'en étant solidaires et complémentaires que les hommes peuvent connaître le confort et l'aisance. Dans les *Suppliantes*, Eschyle met en scène les Danaïdes, qui ont dû fuir leur terre natale pour ne pas être forcées d'épouser les fils d'Égyptos. Elles en appellent au secours de la cité d'Argos, ne pouvant assurer seules leur propre protection. Et leur père Danaos ne manque pas de leur rappeler l'extrême précarité de leur situation dans sa première intervention, en les encourageant à la modestie : « *tu es une étrangère, une exilée dans la détresse : un langage trop assuré ne convient pas aux faibles* ». Dépouillées de toute protection, elles sont menacées de toute part. Dans le roman de Wharton, Ellen Olenska est elle aussi une figure de l'errance. Dès l'enfance et le drame de la perte brutale de ses parents, elle a toujours eu besoin que l'on veille sur elle : elle fut d'abord recueillie par sa tante Medora et désormais, séparée de son mari, elle recherche l'aide et le soutien de sa famille. Ainsi la comtesse confie-t-elle à Newland Archer, lors de la première visite de ce dernier chez elle au chapitre 9 : « *nous pouvons nous aider mutuellement. Mais c'est surtout moi qui ai besoin de secours* ». Cette asymétrie est due au fait que l'un est parfaitement intégré à sa communauté, tandis que l'autre est esseulée.

Au-delà de l'aspect matériel de la satisfaction des besoins, c'est aussi un légitime besoin de stabilité et de sécurité que cherche à assouvir chaque individu, et c'est bien ce que peuvent apporter les « *institutions* » qui l'« *enveloppent* » au sein d'une société. Les organisations sociales tissent en effet entre les individus des liens durables, et les rôles ainsi attribués nouent des relations d'interdépendance permettant à chacun de se sentir utile à sa communauté. C'est pourquoi Spinoza précise, toujours dans le chapitre XVI, que les hommes créent

l'État : « *pour vivre dans la sécurité et le mieux possible, les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps* ». Ce « *corps* » collectif qui unit les individus permet une existence proprement humaine, et non une survie animale, et c'est pourquoi rien ne doit le fragiliser ou le mettre en danger. Dans les *Sept contre Thèbes*, le messager en appelle à Étéocle comme au « *bon pilote* » qui doit rester à la barre et nommer les « *meilleurs chefs* » à chaque porte face aux sept guerriers ennemis qui s'y sont positionnés. Étéocle, dès les premiers mots de la tragédie, s'était lui-même présenté comme « *le chef qui, tout à sa besogne au gouvernail de la cité, tient la barre en main, sans laisser dormir ses paupières* ». Chacun doit pouvoir compter sur lui et il le sait. C'est aussi en ce sens que la mère de Newland affirme à la toute fin du chapitre 6 du roman de Wharton que « *Si nous ne nous tenons pas entre nous, c'est l'effondrement de la société* ». Dans ce monde de la haute société new-yorkaise, les figures tutélaires sont les Van der Luyden, famille aristocratique régnant au sommet de la pyramide, et l'épisode malheureux de la banqueroute de Julius Beaufort les rappelle à cette tâche : « *on leur avait observé que leur présence à New York était indispensable : n'étaient-ils pas les piliers de cette société ébranlée par la faillite ?* ». Les individus sont donc interdépendants, et il convient que chacun tienne sa place dans cet ensemble complexe et fragile, sans quoi la survie de tous sera menacée.

Dans cette logique, on comprend pourquoi le membre « *déplacé* » n'est pas seulement une perspective fâcheuse pour l'individu : c'est aussi très perturbant pour la communauté elle-même, qui ne sait que faire de cette pièce rapportée, et qui pourrait même finir par voir en elle une menace. Tel est le destin de la comtesse Olenska, trop originale, trop indépendante pour se plier aux usages et faire tout ce qu'on attend d'elle. Elle devient un membre « *déplacé* » à force de ne pas respecter les convenances, elle qui porte une robe trop décolletée à l'opéra, qui vit dans un quartier trop bohème, ou qui ose sortir « *tête nue* » pour venir au secours de l'enfant de Ned Winsett, son voisin. Et face à un individu qui ne rentre pas dans le moule, la communauté ne voit plus d'autre issue finalement que de l'exclure, certes « *sans effusion de sang* » mais il n'en s'agit pas moins d'une mort sociale relatée au chapitre 33 : la comtesse y est ce « *membre qui allait [...] être retranché* ». Pour le bien du tout, les intérêts des membres particuliers doivent parfois être sacrifiés, et Spinoza le note à propos des Hébreux dans le chapitre XVII du *Traité théologico-politique* : les institutions ont dû « *faire naître, dans les âmes des citoyens, un amour rendant presque impossible que l'idée leur vînt de trahir la patrie ou de faire défection* ». Il est important que chacun comprenne bien ce qu'il doit à l'enveloppe supérieure qui le protège, et les sacrifices qu'il doit consentir pour continuer à en être un membre.

[Transition/Annonce du II] Néanmoins, sous couvert de protéger l'individu, la société et les institutions qui la régissent n'exigent-elles pas que l'individu renonce finalement à lui-même ? Dans une société standardisée, ne finissons-nous pas tous par être recouverts d'un même vêtement uniforme ?

Ainsi recouvert d'une enveloppe protectrice, le risque est donc grand en réalité que l'individu ne perde la liberté de ses mouvements, et se retrouve en fait entravé dans ses moindres faits et gestes. Et c'est bien ce que souligne la comtesse Olenska au chapitre 15 du *Temps de l'innocence* : alors que Newland Archer vient de la rejoindre dans la résidence des Van der Luyden, elle s'étonne de ce manque d'intimité qui ne semble gêner qu'elle. « *Ne peut-on jamais, dans une maison américaine, être un peu seule ? Vous qui êtes si réservés, si discrets, comme se fait-il que vous ayez si peu le sens de l'intimité ?* », l'interroge-t-elle alors qu'ils marchent dans la neige. Elle qui chérit tant sa petite maison aménagée selon ses goûts personnels ne comprend pas que les autres ne partagent pas son besoin d'avoir enfin un espace et un temps rien qu'à elle, pour pouvoir agir spontanément sans être retenu par la peur permanente des regards et des jugements. Dans les *Sept contre Thèbes*, les femmes qui composent le chœur ne peuvent laisser s'exprimer librement leurs émotions. Leurs lamentations au début de la pièce sont sévèrement et violemment condamnées par Étéocle : « *avec vos courses éperdues par la ville, vous avez parmi les nôtres clamé l'appel de la lâcheté peureuse* ». Ce qui était pour ces femmes l'expression légitime d'une angoisse existentielle équivaut pour le roi à un acte de trahison, et Étéocle entend bien les culpabiliser de mettre ainsi en danger la cité par leur comportement qu'il juge inapproprié et irréfléchi.

Et il n'y a pas que les corps qui sont ainsi brimés par l'enveloppe étouffante de la société : cela vaut aussi bien sûr pour les esprits. Spinoza n'a de cesse d'alerter ses lecteurs sur le poids des préjugés et des dogmes qui étouffent l'esprit et détruisent de l'intérieur toute liberté de penser. Il écrit ainsi dans le chapitre XX : « *plus d'un a l'esprit occupé de préjugés tels et de si incroyable façon que, tout en n'étant pas directement placé sous le commandement d'un autre, il est suspendu à la parole de cet autre* ». Cette oppression est d'autant plus inquiétante qu'elle n'est pas vécue comme telle par la personne qui y est soumise : l'individu a encore l'impression d'être libre, et d'adhérer de son plein gré aux discours de celui qui le manipule, mais c'est évidemment une illusion. C'est pourquoi le « *pire*

esclavage » pour le philosophe est bien celui qui n'est même pas conscient de cette privation de liberté, et qui n'entreprendra donc rien pour sortir de cet état. Et la prise de conscience, lorsqu'elle a lieu, si elle a lieu, n'a évidemment rien d'agréable. Ainsi lors de leur voyage de noces, Newland Archer comprend l'étendue des préjugés de sa jeune épouse May après leur dîner à Londres chez Mrs Carfry. Alors que Newland s'enthousiasme de la conversation stimulante qu'il a eue avec M. Rivière, sa femme, elle, est scandalisée à l'idée de fréquenter un homme si « commun », un simple précepteur indigne de leur compagnie. « *En somme, elle avait toujours eu le même point de vue : celui du monde qui les entourait, celui qu'Archer lui-même avait accepté jusque-là, le seul que pût avoir une femme "bien"* ». Cette étroitesse de vue est due à un conformisme bien décourageant, et Newland n'aura de cesse de « *se heurt[er] contre les préjugés et les points de vue traditionnels comme un homme absorbé se heurte contre le mobilier de sa chambre* » (chapitre 26).

Si en effet chacun se laisse recouvrir par ce grand manteau du conformisme, alors le seul résultat que l'on peut en attendre est un tableau uniforme où les individualités, les singularités, s'estompent jusqu'à disparaître. Spinoza indique clairement dans le chapitre XX du *Traité théologico-politique* que la figure du libre-penseur est en danger dans un État qui entendrait limiter abusivement la liberté d'expression : les « *lois concernant les opinions menacent non les criminels, mais les hommes de caractère indépendant* » ; et pourtant, « *les sciences et les arts ne peuvent être cultivés avec un heureux succès que par ceux dont le jugement est libre et entièrement affranchi* ». Cette liberté de jugement est revendiquée par Antigone à la fin des *Sept contre Thèbes*, dans le dénouement ajouté par un continuateur d'Eschyle : alors que le nouveau pouvoir cadméen vient de décréter l'interdiction d'enterrer Polynice, déclaré traître à la cité, sa sœur déclare qu'elle ne se pliera pas à la loi. Elle clame : « *Je saurai affronter un péril pour enterrer un frère, sans rougir d'être ainsi indocile et rebelle à ma ville* ». Cette figure de l'audace, comme Antigone le revendique elle-même, souligne à quel point certains refuseront toujours de se plier aux règles de la société s'ils les jugent injustes en leur âme et conscience.

[Transition] On touche alors au problème central dans la réflexion de Spinoza : comment permettre aux institutions de remplir leur rôle de stabilisation de la société, sans pour autant attenter aux libertés fondamentales des individus ? Autrement dit, comment envelopper les individus d'un cadre commun sans pour autant les priver de toute autonomie ?

[Annonce du III] Afin d'articuler au mieux ordre collectif et droits individuels, il faudrait préserver le vêtement de la société tout en ayant conscience que celui-ci peut gagner à se transformer et qu'il doit pouvoir être taillé sur mesure pour chaque individu.

Une première piste pour sortir de l'impasse pourrait être ici de réinterroger la notion de déplacement : dans la citation d'Emerson soumise à notre étude, une équivalence est posée entre le membre « *déplacé* » et le membre « *dépouillé* ». Pour autant, le déplacement peut aussi être bénéfique, impliquant la possibilité de changer de point de vue, d'élargir son horizon, ce qui serait alors synonyme non d'appauvrissement mais d'enrichissement. Le fait que quelque chose ait prévalu un temps n'implique pas nécessairement que cela doive être érigé en dogme inamovible ; ainsi Spinoza nous avertit-il à propos des Hébreux au début du chapitre XVIII qu'« *en dépit de l'éternité qui eût pu être en partage à l'État des Hébreux [...], personne ne peut plus le prendre pour modèle et cela ne serait pas un dessein raisonnable* ». Cet État, pour être un exemple intéressant, n'est pas pour autant la référence incontournable qu'il faudrait en tous points imiter. Au contraire, il faut prendre acte des variations inéluctables de l'histoire et chaque État doit avant tout adapter ses institutions à sa situation spécifique. De même, le chœur des Danaïdes dans les *Suppliantes* est confronté par son déplacement à de nouveaux usages, notamment politiques : les exilées ne comprennent pas pourquoi Pélasgos, qui est le roi, devrait demander l'avis de ses citoyens. Le chœur affirme ainsi « *C'est toi, la cité ; c'est toi, le Conseil ; chef sans contrôle, tu es le maître de l'autel* ». Leur déplacement dans une nouvelle cité va être pour elles l'occasion de comprendre qu'un roi n'est rien sans son peuple, et que c'est une preuve de maturité, non de faiblesse, que de le reconnaître. Enfin, c'est bien parce que la comtesse Olenska a beaucoup voyagé qu'elle présente cette originalité, cet « *exotisme* » qui fascine Newland. Et c'est en se déplaçant qu'elle entend bien continuer à lutter pour préserver sa fragile liberté, comme lorsqu'elle déménage de New York pour Washington où elle a trouvé « *une plus grande diversité de monde et d'idées* » (début du chapitre 24).

Une autre piste consiste à reconsidérer la marge de manœuvre dont dispose l'individu à l'égard de l'enveloppe sociale : ce vêtement, il doit pouvoir le remanier, l'adapter à lui, ou en changer s'il le faut. Dans le roman de Wharton, les personnages de Ned Winsett et de M. Rivière payent cher leur indépendance, car leur vie s'avère bien plus précaire et nettement moins confortable que celle de Newland et May. Mais ils ne

regrettent rien, bien au contraire : « *Garder intactes sa liberté intellectuelle, ses facultés critiques, c'est cela, monsieur, qui prime tout* », même si le prix à payer est de « *vivre dans une mansarde* » (chapitre 20). La liberté ne peut être obtenue sans contrepartie, mais elle doit être obtenue : pour vivre dans la sécurité de l'État, Spinoza montre que l'individu renonce bien « *au droit d'agir par son propre décret* » (sans cela, ce serait le désordre et l'insurrection permanente) ; mais il ne renonce en aucun cas « *au droit de raisonner et de juger* », puisque « *la fin de l'État n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'êtres raisonnables à celle de bêtes brutes ou d'automates* ». Le vêtement social ne doit pas devenir une camisole étouffante, et la responsabilité est double pour éviter cet écueil : à l'État d'accepter les réformes indispensables, aux individus de lutter pour préserver le libre usage de leur raison.

La comparaison de la société à un vêtement s'est avérée riche d'enseignements : d'un côté, cette image permet de souligner à quel point l'individu se sent réchauffé, protégé par l'enveloppe sociale indispensable à la satisfaction de ses besoins. Mais d'un autre côté, ce vêtement peut devenir une enveloppe étouffante, oppressante, auquel cas l'individu risque fort de se sentir pris dans des filets liberticides. Au terme de notre réflexion, il est donc apparu que si nous voulions être vêtus sans être ligotés, le courage était une donnée essentielle : le courage de se déplacer, de changer, d'adapter, pour respirer dans un vêtement à nos mesures.